



**Allocution de l'évêque de Sion à l'occasion
de la réception de Nouvel An du Haut Conseil d'État**
(Sion, Espace Porte de Conthey, 7 janvier 2013)

Madame la présidente du Haut Conseil d'État, Messieurs les conseillers d'État, Mesdames et Messieurs les invités,

On nous annonçait la fin du monde. Et on dirait bien qu'elle a raté son rendez-vous. Face à cette erreur d'interprétation d'un calendrier périmé, la plupart des médias et des gens ont réagi de manière plutôt sereine. Les autres ont tourné cela en dérision ou se sont fendus de commentaires stupides. Je pense à la double page d'un journal dont le titre était : « Letzte Wünsche – letzte Taten ».

Aucune déclaration, qu'elle soit sérieuse ou superficielle, ne peut cependant ôter à quiconque la peur qu'il ressent face un tel événement auquel il croit dur comme fer. Ces gens désorientés ont maintenant sans doute retrouvé leur calme à moins qu'ils n'attendent déjà la venue d'une autre fin du monde.

Mais, si «cette» fin du monde n'a pas eu lieu, il est des gens pour lesquels, la fin « d'un » monde, de leur monde a eu lieu. Je ne pense pas d'abord à des personnes qui ont vécu de grandes catastrophes ou des événements terribles comme l'accident d'autocar dans le tunnel de l'autoroute à Sierre, le bain de sang dans lequel de nombreux enfants de Newtown ont péri ou encore le drame de Daillon. Je pense simplement aux enfants et à leurs parents qui vont devoir bénéficier de la collecte faite avant Noël et organisée par « SOS enfants de chez nous ».

Derrière chaque situation de pauvreté, de solitude ou de désarroi se trouvent des personnes qui perçoivent ce qu'elles vivent comme la fin d'un monde, la fin de leur monde. Même si, pour la société, ce monde perdu est peu de chose, pour ces personnes, c'est le monde entier qui semble s'être écroulé. Elles ont été trop souvent livrées à elles-mêmes avec leurs questions sans réponses ou avec des réponses insuffisantes : « D'où est-ce que je viens et où est-ce que je vais ? Pourquoi le mal existe-t-il et pourquoi la souffrance se trouve-t-elle dans le monde ? Pourquoi dois-je souffrir ? Comment puis-je m'en sortir ? Comment puis-je vivre avec ça ? »

Ce qui m'a particulièrement touché dans ce contexte, c'est un rapport publié en avril dernier. Ce rapport faisait ressortir que les personnes âgées étaient toujours plus nombreuses à se sentir inutiles et qu'elles souffraient d'être considérées comme une charge par une partie toujours plus grande de la société.

Bien sûr, on fait beaucoup pour trouver des solutions. J'ai déjà mentionné à ce propos l'action « SOS enfants de chez nous ». Les membres du Conseil d'Etat, des conseillers nationaux, des présidents de commune, des représentants du monde sportif et de l'économie, l'évêque et d'autres personnalités ont soutenu personnellement cette action. C'est magnifique ! Cela montre bien le souci commun en faveur des actions de solidarité et d'entraide.

Toutefois, cette action de solidarité ne vise au fond qu'à lutter contre des symptômes. C'est un bon début. Mais il ne faut pas perdre de vue l'objectif final qui consiste à sensibiliser toute la société aux problèmes de pauvreté et à promouvoir ce qui permet d'en triompher de manière à ce que, en fin de compte, ces actions ne soient plus nécessaires et qu'il n'y ait plus d'êtres humains pauvres, seuls ou désemparés.

Cette espérance pourrait paraître contradictoire à de bons connaisseurs de la Bible. Rappelons-nous cet épisode où Jésus et ses disciples se trouvaient à table dans la maison de Lazare et de ses sœurs Marie et Marthe. Marie veut oindre les pieds de Jésus avec une huile précieuse. Judas suggère alors de renoncer aux soins du corps, de vendre cette huile et d'en donner le produit aux pauvres. Ce à quoi Jésus répond : « Des pauvres, vous en aurez toujours avec vous, mais moi, vous ne m'aurez pas toujours ». (Jn 12,8)

Je pense que cette déclaration de Jésus vaut également aujourd'hui. Il y a chez nous, en effet, toujours plus de pauvres, et il y a toujours plus de gens qui semblent vivre comme si Jésus était absent. Sans doute ne renieraient-ils pas une devise de ce genre : « Dieu n'existe probablement pas. Profitez de la vie au maximum! » Ils mangent, boivent, se font plaisir et soignent leur corps dans l'espérance d'une éternelle jeunesse. Et l'on dirait que moins ils pensent à Dieu, plus la vie leur paraît belle. Ce constat pose la question de savoir si, dans notre pays, les valeurs humaines et chrétiennes qui ont marqué et formé notre société appartiennent désormais au passé. Vivons-nous dans une Europe sans Dieu ? Dans un Valais sans chrétiens ?

Bien des signes semblent indiquer une évolution allant dans ce sens. J'en veux pour preuve le fait que la dignité de l'homme et la protection de la vie du début à sa fin ne sont plus des valeurs intangibles. L'utilisation d'embryons humains à des fins thérapeutiques les réduit à du matériel de laboratoire. L'ébranlement des valeurs de la famille par de nouveaux types de partenariats ou de conditions pour l'adoption d'enfants est source de pauvretés et de pertes de repères chez bien des adultes et des enfants.

Le Concile Vatican II, c'était il y a cinquante ans, a souligné notamment l'importance pour l'Eglise d'entrer en dialogue avec le monde. Et nous pouvons le constater aujourd'hui encore, si ce monde souhaite certes toujours entendre la voix de l'Eglise, il considère souvent que son discours doit rester indicatif et que l'Eglise devrait adapter ses normes éthiques au comportement effectif de la société. Et, même si ces normes trouvent leur fondement dans le droit naturel, elles sont considérées par le monde comme un droit particulier qui vaudrait uniquement pour l'Eglise et n'aurait pas de portée universelle.

Dans son message pour la journée mondiale de la paix du 1^{er} janvier 2013, le pape Benoît XVI a déclaré que le relativisme et l'adoption d'une morale totalement autonome empêchent « la reconnaissance de l'incontournable loi morale naturelle inscrite par Dieu dans la conscience de chaque homme ». Et le pape de poursuivre que les principes de cette loi morale « ne sont pas seulement une conséquence du droit à la liberté religieuse. Ils sont inscrits dans la nature humaine elle-même, identifiables par la raison, et donc communs à toute l'humanité. »

Mais alors, quelle place Dieu et la foi en lui ont-ils dans notre société ? En octobre dernier, des guides de montagne ont érigé une croix au sommet du Täschhorn. Cet événement me fait penser à la rencontre d'un journaliste avec une jeune musulmane en Autriche. À la question de savoir si cela ne la dérangeait pas de voir une croix dans un lieu public, elle a répondu : « Non, car cela me fait du bien de savoir que je vis dans un pays où il y a des hommes qui croient en Dieu. »

Je ne doute pas que ces croix que l'on trouve partout chez nous sont signes du fait que vivent là des hommes qui croient en Dieu et que ces hommes font valoir leurs droits à vivre comme des créatures de Dieu. Et en tout premier lieu le droit de croire en Dieu et d'exprimer concrètement cette foi dans leur vie et dans leurs activités, partout où leur vie se déroule et pour tout ce qui constitue le contenu de leurs activités.

Voilà un but qui, tout particulièrement à l'occasion de ce Nouvel An, nous est proposé, à nous qui avons une responsabilité commune ! Notre plus belle récompense sera de nous approcher au mieux de ce but et, peut-être de l'atteindre, ne serait-ce que partiellement. La sentence suivante du philosophe latin Sénèque peut sans doute nous y aider : « Ce n'est pas parce que les choses sont difficiles que nous n'osons pas. C'est parce que nous n'osons pas, qu'elles sont difficiles. »

Les guides qui sont montés au Täschhorn ont atteint un but difficile. Nous les remercions pour leur exemple. Ils m'ont fait pensé à une très brève histoire que je voudrais vous partager pour conclure.

Deux guides se rencontrent en montagne. L'un dit : « Adieu ». L'autre répond : « En fait, je ne voulais pas monter si haut. » Au fait, pourquoi pas !?

Je vous souhaite à toutes et à tous une excellente nouvelle année 2013.

+Norbert Brunner
Évêque de Sion